

Le futur que Google nous prépare

Pierric MARISSAL

16 août
2015



m KULISH/REA

Hégémonique et tentaculaire, la firme californienne est une entreprise au pouvoir quasi souverain. Mais derrière le prédateur économique se cache aussi un projet de société ultra-individualiste, basé sur la méritocratie et la science, pour gouverner l'humanité de demain.

Eric Schmidt, le PDG de Google, ne se présente pas comme dirigeant d'entreprise. Il ne parle pas business, mais révolution et vision du monde. Son avant-dernier livre, *The New Digital Age*, se conclut ainsi : « Notre ambition est de créer le meilleur des mondes. » Et Google ne se contente pas de paraphraser Aldous Huxley. Il se donne aussi les moyens de sa puissance. Avec, tout d'abord, une assise économique phénoménale. Un trésor de guerre de près de 60 milliards de dollars, placés bien au chaud aux Bermudes, et des ressources abyssales issues de son quasi-monopole de la publicité sur Internet avec ses régies Adword et AdSense. Mais ce n'est là qu'une partie de son activité. L'entreprise est perpétuellement dans une logique de création et de conquête. Grossir toujours. Alors Google crée et détruit à coups d'innovation technologique. Ces dernières années, l'entreprise a investi massivement dans la santé, la robotique, l'intelligence artificielle, la culture et même l'automobile...

Écarter l'État et ses règles comme la solidarité et la justice...

Son influence est telle qu'elle en devient une force politique. En février 2013, Eric Schmidt est reçu à l'Élysée par François Hollande avec les honneurs d'un chef d'État. Lors de la conférence de presse, les deux hommes sont côte à côte, d'égal à égal. Pourtant son statut d'entreprise souveraine s'est organisé contre les États, considérés par les dirigeants de Google comme des structures du passé, nocives puisqu'elles freinent la créativité des individus. « L'État est une machine à protéger tandis que la technologie est fondamentalement perturbatrice », aime à expliquer Eric Schmidt. « Ce sont des libertariens, souligne Dominique Cardon. Ils sont persuadés qu'un individu peut changer le monde si on le laisse pleinement et librement exprimer ses capacités et sa créativité, et surtout en écartant l'État et ses règles comme la solidarité et la justice... Ils veulent transformer le monde en exacerbant l'égoïsme matérialiste. »

Le projet politique de Google est centré sur la méritocratie, le culte absolu de l'excellence. « Une vision du monde, qui se retrouve dans leur manière d'organiser le travail », note Yann Le Pollotec, chargé de la révolution numérique au PCF. Dans le jargon de l'entreprise, il faut recruter les meilleurs, appelés « chevaliers » (knights), véritable puissance créatrice de Google, qui doivent avoir toute la liberté possible. Et il y a « les manants » (knaves), les médiocres, qui sont dans le ressentiment et qu'il faut écarter pour ne pas contrarier l'excellence des autres. Cela crée une structure où les employés sont tellement en compétition que l'on n'a plus besoin de management. Les patrons de Google l'ont écrit et théorisé dans leur livre *How Google Works*, aujourd'hui enseigné dans toutes les écoles de management, où ils expliquent que le plus important est le recrutement.

« L'une des bibles des libertariens américains, explique Dominique Cardon, est l'ouvrage d'Ayn Rand *Atlas Shrugged*. Dans ce roman philosophique, les riches, qui sont fortunés parce qu'ils sont les plus scientifiques et les plus créatifs, jamais parce qu'ils sont héritiers, en ont assez de l'État et de la solidarité et font sécession. Ils

partent créer une ville close, dans le désert, alors que la société, privée de ses brillants chefs d'entreprise, se décompose. Sortir des règles et des contraintes, de la solidarité et de la redistribution, de la justice, de l'État, pour laisser libre cours à la créativité de l'individu, voilà ce que veut Google. » Dans cette pensée libertarienne, on n'a pas le droit de ne pas être excellent, de ne pas vouloir changer le monde.

Pourtant, chez les libertariens et chez Google en particulier, domine la croyance que l'humain est fondamentalement imparfait. Trop déterminés par les impulsions et les passions, les hommes ne sont pas objectifs. Il faut ainsi compter sur la science et la technologie pour les améliorer. Par le transhumanisme d'un côté (lire interview) et la volonté de combattre la mort, mais aussi en faisant mieux que l'humain, grâce à la technologie. « Quel que soit le problème rencontré, que ce soit un grand challenge pour l'humanité ou un problème très personnel, il y a une idée, une technologie qui attend d'être découverte pour le résoudre », assurait au Time Magazine Ray Kurzweil, l'ingénieur en chef de Google. Le principe de la Google Car, voiture automatisée qui circule déjà aux États-Unis, est, par exemple, de remplacer le principal facteur de risque d'accidents de voiture – le conducteur – par une machine, supposée bien plus fiable. Éric Schmidt le confirme : « Votre voiture doit se conduire toute seule, il est impensable de laisser des humains conduire. C'est un "bug" que les voitures aient été inventées avant les ordinateurs. »

« Il y a un messianisme scientifique chez Google, poursuit Dominique Cardon. Ils sont scientifiques, comme on l'était au XIX^e siècle. » Pour eux, le monde est connaissable mathématiquement, dans chacun de ses atomes. Google espère progressivement découvrir les lois mathématiques qui régissent nos comportements, nos amours, nos joies, notre subjectivité... L'ambition de l'algorithme de Google est, d'approximation en approximation et grâce aux probabilités, de dépasser les humains, en faisant émerger du réel des lois mathématiques. « Et ce qui est étonnant pour un sociologue comme moi qui travaille sur les comportements en ligne, c'est que, souvent, statistiquement, cela fonctionne ! » ajoute Dominique Cardon.

Un algorithme au pouvoir très inquiétant

Cet algorithme du moteur de recherche de Google, nommé Page Rank, organise, filtre et hiérarchise notre accès au savoir et à l'information. Bien plus efficacement que ne le feraient des humains, Page Rank tend à indexer tout le savoir. La hiérarchie des résultats est purement méritocratique, si on excepte les résultats publicitaires. L'algorithme, selon de nombreux facteurs pas tous connus, choisit les meilleurs sites, puis, dans une proportion de 20% environ, les personnalise selon le profil de la personne qui a fait la recherche. « L'hégémonie mondiale de Google tient avant tout à cette ressource très spécifique au Web, qui est le moteur de recherche, explique Dominique Cardon. C'est une utilité fondamentale du réseau, ordonnée, conduite par une entreprise privée. Son pouvoir est très inquiétant. »

L'algorithme est à la fois au service des utilisateurs, notamment parce qu'il est produit, amélioré et enrichi par les internautes, mais il reste aussi au service de la stratégie commerciale de Google. Il est très rare qu'un point de vue hétérodoxe soit mis en avant dans les résultats de recherche de Google. Les logiques dominantes gardent la main et participent au contrôle social. Eric Schmidt, lors d'une interview accordée au Wall Street Journal, a même avoué une ambition totalitaire : « Je pense que la plupart des gens ne veulent pas simplement que Google réponde à leurs questions. Ils veulent que Google leur dise quoi faire ensuite. »

Pour Pierre Mounier, chercheur en humanités numériques et auteur d'Homo Numericus, Google se nourrit de nos vies, de nos actions, des contenus que l'on produit pour les monétiser... En ce sens, Google nous appartient. Pour lui, il faudrait que l'on commence à considérer Google, et en particulier son moteur de recherche, comme un bien commun de l'humanité. Pierre Mounier propose que ce soit l'Unesco qui hérite de la gouvernance de ce moteur de recherche, principale source d'accès au savoir et à l'information. « Le patrimoine mondial est l'héritage du passé, dont nous profitons aujourd'hui et que nous transmettons aux générations à venir », explique l'Unesco dans sa convention de 1972. Ce patrimoine appartient à tous, et sa définition correspond parfaitement, selon Pierre Mounier, au moteur de Google et au cyberspace qu'il indexe. L'idée séduit Yann Le Pollotec : « Google marchandise une certaine forme de communisme, monétise du bien commun, en profitant du fait que le moteur de recherche en est la principale porte d'entrée. » Il serait peut-être temps de remettre la main sur cette porte d'entrée.

»» <http://www.humanite.fr/le-futur-que-google-nous-prepare-580502>

